

nant. Nous allons l'essayer à Dallas, il faut conserver la surprise.

M. R. — Nous pouvons cependant dire qu'il y aura projections de diapositives et de films. Ce sera l'essentiel.

M. P. — Et toi, Phil, comment comptes-tu te présenter sur scène ?

P. C. — Je ne sais pas ! Je dois essayer des costumes, mais le costume doit être aussi pratique pour la batterie. En tout cas, je ne ferai pas ce que faisait Peter. C'est normal. Donc pas de masques. J'aimerais pouvoir venir tout simplement, comme ça, les mains dans les poches, et chanter sans effets. Mais cela ne doit pas suffire pour enlever un public.

M. R. — Le show ne sera pas centré sur Phil comme il l'était avant sur Peter. Nous avons dépassé ce stade pour essayer d'avoir quelque chose de plus vaste.

H. P. — Sur le disque, Phil a presque exactement la même voix que Peter Gabriel. Est-ce que là il y a eu volontés d'imiter, de continuer ce qui existait auparavant ?

P. C. — Non, cela est tout à fait naturel. J'ai une voix qui a à peu près le même timbre que celle de Peter, en plus aigu quand même. Pour ce qui est de la façon de chanter comme lui, cela vient du fait que, lorsqu'il était encore avec nous, je faisais les background vocals. Ainsi j'ai pris, en chantant avec lui, ses habitudes de phrasé. Elles me reviennent naturellement car c'est avec lui que j'ai appris à chanter. Il n'y a pas imitation, ou contrefaçon. C'est simplement ma façon de chanter, naturelle. Mais, en studio, c'est simple. Sur scène, cela va être autre chose : me retrouver devant le public, devoir porter à moi seul les mots et le sens de la musique. Cela va être dur.

H. P. Comptez-vous jouer dans les festivals de l'été ?

M. R. — A priori non. Nous n'aimons pas les festivals parce que le public est trop morcelé. Les uns sont venus pour tel groupe, les autres pour tel autre et aussi parce que l'on ne peut pas y jouer doucement. Enfin, c'est un problème pour l'installation du matériel. Il faudrait qu'il y ait à chaque fois deux scènes.

S. H. — Dont une pour le guitariste.

Self portraits

Pourquoi les journalistes doivent-ils toujours établir les biographies des stars. Il n'y a qu'à les laisser raconter eux-mêmes leur vie. C'est ce que nous avons fait avec les quatre compères de Genesis.

1) Tony Banks.

« Je suis né en 1950, dans le Sussex. J'ai fait mes études dans la région, tant musicales qu'universitaires. C'est à Charterhouse que j'ai rencontré Peter Gabriel et Michael. Nous étions dans la même école. J'ai appris le piano classique. Je me suis mis à l'orgue vers 1963. Avant Genesis, je jouais dans le school band avec Peter Gabriel et Anthony Phillips. Cela devait s'appeler, très symboliquement, The Garden Wall.

H. P. — J'ai l'impression que tu travailles énormément. Est-ce vrai ?

T. B. — J'aime jouer seul, pour mon plaisir. Je me sens très bien quand je joue

de l'orgue, ce n'est pas vraiment un travail. C'est pourquoi je ne fais pas de sessions.

H. P. — Tu n'utilises pas énormément de claviers sur scène, à la différence d'Emerson, Wakeman, Moraz. Pourquoi ?

T. B. — Je n'en ai que quatre : orgue, piano électrique, mellotron, ARP Prosoloist synthésiser. Cela suffit. Davantage de claviers oblige à se déplacer, à faire toute une gymnastique, et souvent pour de la frime ou des différences sonores minimes.

H. P. — Qu'écoutes-tu comme musique pour ton plaisir ?

T. B. — Du Stevie Wonder...

2) Michael Rutherford

« Well, je suis né, si ma mémoire ne me trompe pas, le 2 octobre 1950 à Guild-Ford, Surrey. J'ai fait mes études à Charterhouse où j'ai rencontré Peter et Tony. Je faisais partie d'un groupe, nommé Anon, et c'est Anthony Phillips qui fut l'élément unificateur qui nous réunit tous. J'ai appris la guitare moi-même. J'ai toujours préféré la douze cordes, depuis très longtemps. Je ne me suis intéressé à la basse que par la suite, quand j'ai fait partie de groupes. Au départ, j'aimais écrire des chansons et c'est encore cela qui m'intéresse le plus maintenant.

H. P. — Où en est ton album solo ?

M. R. — Oh, il est totalement abandonné. Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Mais Genesis me suffit largement.

3) Steve Hackett

« Moi, je suis Londonien, cela se voit, non ? Période : 1950. Je n'ai rejoint Genesis qu'en 1971. Auparavant, j'avais fait partie de tas de groupes plutôt amateurs : Glass, Heel Pier, Sarabande. Genesis fut mon premier groupe vraiment professionnel !

M. P. — As-tu toujours joué assis ?

S. H. — Non, il m'arrive de marcher de temps en temps. Je joue assis parce que je dois utiliser plusieurs pédales à la fois. Il est vrai qu'il y a longtemps je jouais debout.

H. P. — Utilises-tu des pédales spéciales pour obtenir ton son si particulier ?

S. H. — Non, ce sont simplement des Fuzz, des wah-wah, une pédale de volume, avec réverbération, phasing, sustain dont je combine les sons. Rien de très sophistiqué.

H. P. — Tu joues toujours sur Gibson ?

S. H. — Oui, c'est la seule guitare qui permette d'obtenir le son que je désire.

H. P. — Penses-tu faire un deuxième album solo ?

S. H. — Non, c'est fini. Un seul me suffit pour l'instant. Ouf...

4) Phil Collins

« Je suis londonien comme Steve, mais je suis né en 1951. J'ai été un enfant prodige, comme on dit. A cinq ans, j'étais déjà derrière les fûts. A ce cet âge, j'ai aussi fait des films de télévision, des shows à la radio. J'ai même joué le rôle d'Artful Dodger dans « Oliver Twist ». Si c'est vrai. Je suis devenu professionnel à 16 ans. A 17 ans, je suis entré dans un groupe qui aurait pu devenir célèbre que King Crimson : Flaming Youth. Peut-être t'en souviens-tu ? Je n'ai rejoint Genesis qu'en 1970

H. P. — Tu as multiplié les sessions ces temps-ci : Eno, John Cale...

P. C. Je ne participe pas au travail de composition proprement dit. Il me faut garder la main pendant le temps où les autres travaillent. Je suis batteur et mon seul plaisir est de jouer.

H. P. — Que devient ton groupe, Brand ?

P. C. — Il continue. Nous allons faire quelques concerts en Amérique. Notre disque sera bientôt prêt. Il s'agit d'une musique qui tend plutôt vers le jazz.

H. P. — Je croyais que c'était du pub-rock ?

P. C. — Du quoi... ???

Flashback

H. P. — Avez-vous des souvenirs précis des débuts de Genesis ?

T. B. — Oui. Tout est parti de School bands à Charterhouse. Il y avait là plusieurs groupes en continuelle compétition. Peter et moi faisons partie de Garden Wall, Michael d'Anon, Anthony Phillips, notre premier guitariste, allait de l'un à l'autre. C'est comme cela qu'en 1967, il y a neuf ans, nous nous sommes réunis en Genesis.

M. R. — Auparavant, le school-band n'avait pas eu de succès auprès de nos petits camarades. Cela nous avait vexés et c'est la raison pour laquelle nous décidâmes d'aller plus en avant, de faire des bandes, de les proposer à des maisons de disques. Pour nous venger.

T. B. — C'est bien notre producteur chez Decca, Jonathan King, qui trouva d'ailleurs notre nom, à partir du morceau « From Genesis to revelation ». Nous fîmes alors régulièrement des singles et en 1968, notre premier album. Mais nous n'avons pas fait un seul concert avant 1969.

M. R. — Il faut dire que nous avons des problèmes de batteur. Entre 1967 et 1969, nous en avons trois : Chris Stewart, John Silver et John Mayhew. C'est avec ce dernier que nous fîmes notre premier concert à la Brunel University d'Uxbridge, en novembre 1969. Il n'y avait pas grand'monde ce soir-là. Et pourtant j'avais une de ces peurs.

T. B. — Ensuite, nous sommes entrés chez Charisma car Decca nous laissait complètement tomber. Nous enregistra mes « Trespass » qui est vraiment le premier disque de Genesis. Mais l'année suivante, Anthony Phillips et John Mayhew nous ont quittés et nous nous retrouvâmes à trois. Nous découvrîmes Phill Collins et nous travaillâmes plusieurs mois en quatuor, sans guitariste. C'est à cette époque que j'ai vraiment appris à utiliser plusieurs claviers à la fois car, sur scène, je reproduisais au piano électrique les parties de guitare. Ce n'était pas très drôle, mais cela m'a beaucoup servi par la suite. Ensuite, Steve se joignit à nous et le groupe se stabilisa vraiment.

C'est le moins que l'on puisse dire !

Propos recueillis par Hervé Picart.



MICHAEL RUTHERFORD

TONY BANKS

Dita

33

Un groupe dans le vent

GENESIS

« Wind and Wuthering »

(Charisma. Phonogram 9103 114)

Face 1 : Eleventh Earl of Mar/One for the vine/Your own special way/Wot Gorilla ?

Face 2 : All in a mouse's night/Blood on the rooftops/Unquiet slumbers for the sleepers... In that quiet earth/Afterglow.

Lorsque mon honorable rédacteur en chef me dit : « Tu vas me faire la critique du dernier Genesis en disque du mois, » c'est-à-dire en une page, ce fut un grand moment, et une grande inquiétude : comment en effet vous parler d'un album dont on a uniquement envie de dire : « C'est tellement beau que l'on a qu'à rester sans paroles, à écouter. » Contrairement à quelques-uns de mes confrères, j'avais ressenti « A trick of the tail » comme un album de transition, comme l'élément d'un tout mis en place plus par nécessité que par envie, simplement pour nous dire : « Il est parti mais nous sommes toujours là. » Il faut vous dire que l'album rassurait tout de suite à ce point de vue : c'était du Genesis le plus enjoué, avec une voix à vous demander si vous n'aviez pas rêvé en lisant sur la pochette du précédent passage qu'ils étaient cinq. Et tout à l'avenant.

Avec « Wind and Wuthering », Genesis nous revient mûri : Phil Collins a retrouvé la voix qui était LA SIENNE sur « Selling England by the pound », sur « More fool me », et non plus un ersatz du grand disparu. Et je crois que c'est vraiment là l'élément capital qu'il faut mettre en valeur. La musique, elle, n'a bien sûr rien perdu de sa force tranquille ni de ses caresses



perverse, elle se trouve au contraire sublimée et plus forte au sortir de l'épreuve. Comment ne pas se sentir concerné par un morceau comme « One for the vine », quand on sent monter en soi cette envie d'éclatement, mais que l'on reste impuissant devant tant de beauté et de force contenue. Car Genesis, c'est cela : un swing qui se retient lui-même. Ce qui vous prend, c'est cette immense frustration que représente la section rythmique, se jouant des syncopes, manipulant sa puissance, et les mélodies de claviers et de guitares apportant une extase d'orgasme douloureux.

« Wind and Wuthering » possède la qualité des grands crûs français : la bonification avec le vieillissement.

Voyez toute la puissance d'un « Supper's ready » quand on l'écoute quatre ans après, et tout ce que l'on découvre à chaque nouvelle écoute : signe d'avant-gardisme ou d'immortalité ? That is the question. En fait il semblerait que le groupe, album après album, s'oriente vers une quintessence d'un style musical qui lui est propre plutôt que de chercher à innover, à aller toujours de l'avant. Alors se pose le problème de la limite, encore indéfinissable. A l'écoute de ce disque, et tout particulièrement au casque, on se rend compte de l'extraordinaire complexité des orchestrations (Trois partitions de claviers simultanées, vocaux multiples) du nombre de petites touches pastels qui appa-

raissent l'instant d'un soupir, marques d'un style allant vers une plénitude.

Musicalement, on se trouve en présence d'une richesse de sons difficilement discernable de suite. Ce qui s'impose en effet au premier abord est l'unité parfaite des quatre musiciens, le fini des morceaux. On retrouve les rythmes chers à Phil et à Michael. Ce dernier semble d'ailleurs s'affirmer de plus en plus en temps que bassiste efficace. Il serait temps que l'on se décide à le reconnaître. Rutherford n'est certes pas un technicien comme Stanley Clarke, mais il n'est pas moins habile sur ses quatre, six ou huit cordes qu'un Waters par exemple, qui semble pourtant être plus apprécié si l'on en croit les référendums. Quand cesserez-vous donc de confondre art et technique ? Avec leurs petits boum-boum-tagada, deux temps-break (Cf. « All in a mouse's night »), les deux pulseurs vont faire la joie de vos petites oreilles. Steve vient se greffer là-dessus avec toujours le même léché dans ses colis, ce son qui s'étire pour mourir à l'infini. On s'étonnera quand même de cette petite intro à la guitare classique qui sonne comme du Narcisso Yepes. Tony lui semble de plus en plus maître de ses claviers, amis toujours discrets. Il vous égrenne même de ces sons à la Klaus Schulze qu'il vous faudra longtemps avant de saisir. Une chose m'inquiète cependant : certains passages semblent s'orienter vers un certain jazz-rock qui ne sied pas à l'image du groupe. Serait-ce que Mister Collins oublie de temps en temps que Genesis n'est pas Brand X ? Enfin, il a fallu que je me force pour arriver à sortir quelques critiques de mauvais aloi ! Ce n'est quand même pas de ma faute si ce disque me part droit au cœur avant que j'aie le temps de comprendre ce qui se passe.

On ne peut être conscient à la fois de tout ce qui se passe dans ce disque : la sélection s'impose. Cet album exceptionnel présente de multiples facettes dont chacune est une porte ouvrant sur un enchantement différent. Si j'avais écrit ces lignes demain, peut-être n'aurais-je pas du tout exprimé les mêmes sentiments. Mais c'est que la Genèse a trouvé une expression musicales aussi fluide que l'émotion, c'est pourquoi elle s'écoule si facilement dans nos oreilles.

Pierre PACAUD